

pas de course, et un second coup fit sauter la serrure, fendant la porte du haut en bas.

Vingt, trente, cinquante ouvriers se précipitèrent.

Soudain, sur le seuil de la porte, les deux employés se présentèrent,

Aussitôt, il se fit un mouvement de recul :

—Laissez-les parler... laissez les parler ! crièrent ceux qui se trouvaient en arrière et espéraient encore pouvoir être payés.

Le crissier et le comptable étaient très embarrassés, car le retard du patron n'était nullement prévu.

Pas plus que les ouvriers, ils ne savaient ce qu'était devenu l'entrepreneur ; comme eux, ils ignoraient pour quelle raison il n'avait pas apporté les fonds.

Mais c'étaient des hommes décidés... ils avaient, d'ailleurs, entendu les menaces de la foule ; ils savaient qu'il s'agissait de leur peau, et ils faisaient bonne contenance.

—M. Corda n'est pas arrivé, répondirent-ils ; il n'y a qu'à attendre.

—Nous voulons être payés tout de suite, hurlèrent les ouvriers furieux.

—Vous savez bien, répliquèrent les employés, que la caisse ne contient pas d'argent.

—Eh bien ! pendons-les ! cria Landrin.

—Oui, c'est cela !... c'est cela ! Pendons-les, cria la foule enthousiasmée.

Plusieurs énergumènes, absolument affolés, se précipitèrent vers les deux hommes.

Mais ceux-ci, sans se laisser intimider, tirèrent leurs revolvers.

Il y eut un temps d'arrêt.

—En avant ! cria Landrin, ils n'oseront pas.

Deux coups de feu lui répondirent.

Les assallants reculèrent en désordre ; puis, s'arrêtant, s'examinèrent avec inquiétude.

Personne n'avait été atteint, les employés ayant tiré en l'air.

Alors les ouvriers, irrités de la frayeur qu'ils venaient d'avoir, tinrent conseil, méditant une vengeance.

Et, soudain, Landrin eut une idée.

En quelques mots, il l'exposa : il s'agissait d'aller mettre le feu au pavillon, par derrière, pendant que les autres, simulant une attaque par devant, occuperaient l'attention des assiégés.

—Comme cela, ajouta-t-il en terminant, nous les rôtirons comme des porcs.

Un rire bruyant, féroce, accueillit ces paroles.

Une vingtaine d'ouvriers se détacha de la foule et courut ramasser des branchages, des débris de planches qu'ils accumulèrent derrière le pavillon.

Le feu était allumé et déjà une épaisse fumée s'élevait en tourbillonnant dans l'air, lorsque tout à coup, sur la route de Colon, on entendit la galopade effrénée d'un cheval ; en même temps, au milieu d'un nuage de poussière, apparut une voiture.

Dans cette voiture, un homme, debout, gesticulait et criait :

—Arrêtez, arrêtez !...

—Avant qu'ils eussent pu distinguer son visage, les ouvriers avaient reconnu Giovanni Corda, à son accent strident et désagréable.

C'était l'entrepreneur, en effet, qui avait manqué de quelques minutes le train de Panama et qui, sachant dans quelle tourbe était recruté son personnel, accourait avec, dans le cœur, le pressentiment d'un malheur.

—Voilà l'argent, cria le caissier.

—On va payer, fit la foule.

La voiture, maintenant, n'était plus qu'à une trentaine de mètres.

—Eteignez le feu ! hurlait l'entrepreneur. Brigands, misérables, imbéciles !... fous que vous êtes !

Subitement, la colère de ces gens était tombée et pendant que les uns s'occupaient à disperser les matières enflammées accumulées contre le mur du pavillon, les autres couraient au malheureux surveillant, coupaient ses liens, lui rendaient ses armes.

La voiture venait de s'arrêter au milieu des révoltés.

—Bourreaux que vous êtes ! dit Giovanni en agitant ses bras dans des gestes désordonnés...

vous savez bien que je paie toujours... vous pouviez bien attendre une petite heure... croyez-vous que je n'aie point attendu, moi.

Il s'adressa à son caissier.

—Il y avait un monde fou chez le banquier.

Puis, donnant à sa voix un accent attristé :

—Je n'aurais jamais cru que vous auriez manqué de confiance en votre entrepreneur !

—Vive Giovanni Corda ! crièrent quelques voix.

Cette acclamation enthousiaste manqua d'échos. L'Italien descendit de sa voiture, vit la porte enfoncée et le madrier par terre.

—Une si bonne porte ! dit-il... vous mériteriez que je vous la fasse payer... vous avez de la chance que je sois de bonne humeur.

Et mentalement il ajouta, superstitieux comme le sont tous les gens de son pays :

—Cela avait trop bien marché ce matin... il fallait ce petit désagrément pour satisfaire la guigne.

Pendant l'ordre s'était rétabli comme par enchantement et la paie fut commencée au milieu d'un silence presque complet.

Et, à mesure que les chefs d'équipe distribuaient la semaine à leurs hommes, ceux-là s'en allaient par deux, par trois, selon leurs préférences et leurs habitudes, se dispersant du côté des baraquements où des industriels avaient installé des bars où l'on boit, où l'on mange, où l'on joue, où l'on couche.

Mais la plus grande partie des ouvriers n'allait pas loin.

Ils n'avaient pas été seuls à attendre l'heure de la paie.

S'ils avaient été inquiets tout à l'heure, d'autres l'avaient été non moins, et ces autres formaient un groupe compact d'individus plus proprement habillés, qui s'était formé, non loin du pavillon de Giovanni Corda, quelque temps avant l'heure normale de la paie.

Ces gens avaient assisté à la scène violente provoquée par le retard de l'entrepreneur, et cet incident les avait fort émus ; mais l'arrivée de Giovanni avait ramené le calme sur leur physionomie.

C'étaient des créanciers, logeurs, cabaretiers, restaurateurs, usuriers.

Ils avaient plus ou moins fait crédit pendant toute la semaine et ils se trouvaient là, en faction, depuis plus d'une heure, guettant le moment d'accoster leurs débiteurs.

Ils s'approchaient successivement, connaissant aussi bien que le comptable l'ordre dans lequel s'effectuaient les paiements ; même, quand ils s'oubliaient dans leurs conversations, un voisin complaisant leur disait :

—C'est votre tour, maintenant ; voilà qu'on paie la cinquième équipe.

L'individu ainsi prévenu remerciait et s'éloignait aussitôt dans la direction du groupe formé par les ouvriers autour de leur contre-maître.

Et, à mesure que les ouvriers recevaient leur argent, on voyait plusieurs de ces individus en prendre un ou deux par le bras.

Alors, c'étaient des réclamations, des discussions dans tous les idiômes du globe, avant d'arriver à un règlement de compte dont le résultat était de faire passer dans la poche du créancier tout, ou presque tout l'argent que le débiteur venait de recevoir.

Et la foule, mêlée de débiteurs et de créanciers ressemblait à une bataille où l'on commence par les injures pour en venir bientôt aux voies de faits.

Les débiteurs contestaient le chiffre de leur dette ; les uns y mettaient de la mauvaise foi, mais les autres, en grande majorité, étaient dans leur droit.

—Vous nous écorchez trop ! criait celui-ci.

—Vous me portez trois piastres en plus ! hurlait un autre.

—Vous me prenez vingt-cinq pour cent.

—Voleur !

—Canaille !

Mais les ouvriers finissaient par s'exécuter !

Heureux, s'ils obtenaient un léger rabais, prévu d'ailleurs par le créancier, afin de les empêcher de trop crier.

Quelques-uns, dont la bourse avait été complètement vidée dans la poche du logeur ou de l'usurier,

regardaient d'un air sombre ce groupe d'exploiteurs impitoyables.

Dans leurs yeux se lisaient de vagues instincts de meurtre.

Est-ce que ces gens-là n'abusaient pas de leurs vices pour leur faire dépenser toute leur paie huit jours d'avance afin, de grever la dette d'intérêts usuraires ?

Combien y en avait-il, sur ces quatre cents travailleurs, qui eussent la force de ne pas se livrer à la boisson ou de ne pas jouer, de se mettre un peu d'argent de côté ?

Pas cinquante, à coup sûr.

D'ailleurs, est-ce qu'ils pouvaient se passer de ces gens qu'ils maudissaient, qu'ils insultaient ?

Oui, ils l'auraient pu.

Mais il aurait fallu, pour cela, qu'ils eussent dans le cœur des sentiments honnêtes.

Un Français, qui habitait Panama depuis de longues années, poussé par des idées de philanthropie, avait essayé de monter, sur chacun des chantiers du Canal, un établissement propre et à des prix modérés.

Mais, dans cet établissement, lorsqu'un homme avait assez bu, on refusait de le servir.

En outre, point de roulette, encore moins de cartes ; là dedans, il était défendu de jouer.

Alors l'ouvrier allait s'enivrer chez le tavernier voisin, où on lui versait des boissons frelatées, jusqu'à ce qu'il tombât ivre-mort, et où il trouvait tous les jeux possibles qui vidaient ses poches dans la caisse du maître du lieu.

Et il ne revenait pas dans cette maison honnête où il n'avait pas ses coudées franches, où on lui refusait le droit de s'enivrer et de se faire voler son argent.

Comment, dans un pareil milieu, la sagesse aurait-elle triomphé du vice ?

Comme bien on pense, cet établissement n'avait pu continuer son entreprise humanitaire ; l'industriel, qui avait projeté de faire des bénéfices honnêtes, y avait perdu ses peines et une partie de ses capitaux. Et il avait été contraint de vendre, à vil prix, son matériel à un aventurier aussi peu délicat que les autres.

Cependant la paie était terminée et, peu à peu, les groupes se faisaient plus rares.

La foule des ouvriers se dirigeait du côté des bars, accompagnés de quelques-uns de leurs créanciers, ou plutôt entraînés par eux.

Ils ne s'étaient point encore décidés à payer, et voulaient jouir quelques instants encore de la monnaie qui tintait dans leur poche.

Jouissance illusoire ! ne faudrait-il pas, tout à l'heure, se séparer de cet argent si durement gagné ?

Puis, lorsque la dernière piastre serait tombée dans la main du créancier, il faudrait obtenir un nouveau crédit.

Et chaque samedi il en était ainsi.

Bientôt le chantier et ses alentours furent complètement déserts.

Tout le bataillon des travailleurs s'était engouffré dans les tavernes, avec l'unique idée, pour le moment, de satisfaire la faim et la soif, les uns prenaient la résolution de ne pas trop boire, résolution d'ivrognes, les autres, endurcis dans le vice, pressés de recommencer leurs orgies habituelles.

Dans le pavillon, les employés de Giovanni Corda achevaient leurs comptes.

—Hum ! pensa-t-il, voilà un petit incident qui me rassure sur la facilité avec laquelle je pourrai satisfaire ces bons MM. Schmidt et Jackson... Des révoltes... des grèves !... eh ! mais, j'en aurai comme je voudrai, tant que je voudrai... avec des gaillards comme ceux-là.

Il sourit malicieusement, puis son visage s'assombrit.

—Malheureusement... si les autres se moquent de me compromettre, moi, je n'y tiens aucunement... et renouveler plusieurs fois la petite scène d'aujourd'hui serait dangereux, et un retard continu dans mes paiements me mettrait dans mon tort vis-à-vis de la Compagnie...

Il réfléchit quelques instants, puis, faisant claquer ses doigts :